

La brique et la terre cuite décoratives



Qui était donc
Léo Lagrange ?



« Vivre » et « Vaincre »



Une photo, une histoire

Et aussi
L'éditorial
L'actualité
Avant...Maintenant

ÉDITORIAL

Dans ce numéro, nous vous présentons une nouvelle rubrique permettant d'en savoir un peu plus sur des personnalités qui ont donné leur nom à un lieu à Chaville (rue, place ou édifice). Aujourd'hui nous évoquons **Léo Lagrange** qui a donné son nom à une rue puis un gymnase situé dans l'enceinte du stade municipal.

Le patrimoine bâti de Chaville présente des détails architecturaux remarquables auxquels nous ne prêtons guère attention au quotidien. C'est notamment le cas des différents éléments décoratifs introduits essentiellement dans les constructions de la première moitié du XX^e siècle. Aujourd'hui, nous avons choisi de vous parler des **briques et terres cuites décoratives** qui ornent les façades de nombre de maisons chavilloises, qu'elles aient été bâties en meulières ou en briques.

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, Chaville a connu, comme de nombreuses villes de la région, une crise du logement qui s'est prolongée jusqu'à la fin des années 1970. Dans ce contexte, en amont des grandes opérations de rénovations qui ont profondément modifié la physionomie de notre ville, un certain nombre d'initiatives privées ou associatives ont commencé à apporter un début de réponse à cette pénurie de logements. Nous avons choisi de vous présenter aujourd'hui **une initiative originale menée par l'Association Populaire du Logement** qui a abouti à la construction de deux réalisations de logement sociaux qui sont encore visibles à Chaville : **Vivre et Vaincre**.

La rubrique : « Une photo, une histoire » que nous vous proposons depuis quelques numéros vient prolonger le sujet précédent en évoquant plus particulièrement les conditions de construction de l'opération Vivre.

Vous retrouverez également en page finale notre clin d'œil « Avant ... maintenant » présentant l'évolution depuis un siècle de **l'hôtel de la gare Rive Gauche devenu ces dernières années la résidence Le Tellier**.

Pour vous tenir informés de notre actualité, n'oubliez pas de consulter régulièrement notre site internet (www.arche-chaville.fr). Faites-nous part de vos remarques, de vos suggestions, de vos questions ou de vos recherches (arche.chaville@laposte.net). Vous pouvez venir nous rencontrer tous les mardis matin entre 10h et 12h (hors vacances scolaires) ou le premier samedi du mois (également de 10h à 12h).

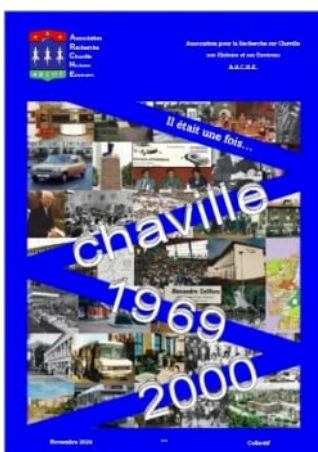
Retrouvez notre actualité sur Facebook ! : www.facebook.com/groups/1490967488465002

Michel Josserand

Actualité de l'ARCHE

- L'ARCHE vous donne rendez-vous :
 - Lors d'une **visite-conférence** sur les vestiges passés de Chaville encore visibles en forêt de Meudon, visite prévue le **17 mai 2025**, rendez-vous à 14h30 devant le n° 1, rue de la Mare Adam.
 - Au **Forum des Associations** le **6 septembre 2025**.
 - Pour les **Journées du Patrimoine** les **20 et 21 septembre 2025**.

Venez nous rencontrer à ces occasions !



À l'occasion de notre dernière exposition, au mois de novembre dernier, nous avons publié **un nouveau livret consacré à l'histoire de Chaville entre 1969 et 2000 « Chaville 1969-2000 »** qui prend la suite de notre précédent opus « **Chaville 1945-1968** ».

Les connaissez-vous ? Les possédez-vous ? Vous pouvez les acquérir à notre local ou durant la prochaine brocante (25 € chaque livret, 45 € pour les 2).

QUI ÉTAIT DONC LÉO LAGRANGE ?



Gymnase Léo Lagrange dans la rue du même nom.

Dans le livre « Chaville, au fil des rues », édité par l'Arche en 1995, les auteurs ont voulu répondre à cette interrogation de nombreux Chavillois : pourquoi ma rue porte-t-elle ce nom ?

Dans ce numéro de l'Arch'Échos et les prochains, nous allons nous intéresser, en premier lieu, au nom des établissements sportifs chavillois et notamment à celui du gymnase Léo Lagrange.

Léo Lagrange : une vie remarquable et active

Mai 1936 : succès électoral du Front Populaire. En juin, le gouvernement de Léon Blum vote la semaine de 40 heures puis 15 jours de congés payés chaque année pour tous les salariés.

Mais que vont-ils donc faire de tout ce temps libre ? Cette question qui peut nous paraître étonnante aujourd'hui donne lieu à la création d'un Sous-secrétariat d'État aux loisirs et aux sports. Tout est à imaginer et à créer dans ce domaine. La charge en est confiée à Léo Lagrange, parlementaire depuis 1932.

Léo Lagrange, né le 28 novembre 1900 à Bourg-sur-Gironde, fait ses études à Paris. Un de ses biographes le décrit comme « *un esprit ouvert et curieux, avide de connaissances et débordant de vitalité physique* ». À 18 ans à peine, il s'engage dans l'armée par solidarité. À son retour, il reprend ses études de droit et de sciences politiques. Quelques années plus tard, avocat au Barreau de Paris, il a à cœur de s'investir dans la défense des plus démunis. Ses convictions et ses choix politiques intéressent bientôt le Parti socialiste qui le désigne comme candidat aux élections législatives de 1932. Il devient député à Avesnes-sur-Helpe dans le Nord. Et en 1936, le voilà secrétaire d'État dans le gouvernement de Léon Blum.



Le 10 juin au micro de « La Voix de Paris » il s'adresse à la jeunesse : « *...notre but simple et humain est de permettre aux masses de la jeunesse française de trouver dans la pratique des sports et des loisirs la joie et la santé, et de construire une organisation des loisirs telle que les travailleurs puissent trouver une détente et une récompense à leur dur labeur...* ». Le 16 juin la revue « Match » titre : « *Il nous faut nous réjouir : nous avons un ministre qui est jeune et sportif* ».

Pour réussir une mission aussi ambitieuse, il va se mettre au travail avec acharnement. Son action est orientée dans trois domaines : les vacances et le plein air, les sports et la culture populaire.

Très vite il met en place un Conseil supérieur des Sports. Une importante politique d'infrastructures (construction de stades, de piscines ...) permettra le développement des activités de plein air. Il encourage le mouvement des Auberges de Jeunesse et les clubs de loisirs (ancêtres des Maisons des Jeunes). Il crée l'École de ski, le Brevet sportif populaire, les billets de chemin de fer à prix réduit pour les vacances et apporte son soutien aux nouveaux théâtres, aux musées de province, « *ces foyers d'art régionaux* ».



Mais en 1938, au bout d'à peine vingt mois, son action est stoppée par la chute du Front Populaire. Qu'importe, le mouvement d'un nouveau mode de vie est lancé !



Quand la deuxième guerre mondiale éclate, bien que pacifiste, il est le seul député à s'y engager. Il meurt au combat le 9 juin 1940. Il a 39 ans .

Alors on peut comprendre aisément pourquoi en France, tant de rues, d'établissements scolaires et sportifs, d'associations portent le nom de Léo Lagrange. Ce n'est que justice pour cet homme au destin exceptionnel qui avait pour ambition de rendre plus saine et plus agréable la vie « des masses laborieuses ».

(Biographie extraite du dictionnaire des parlementaires français de 1889 à 1940.) France Archives, Madame Madeleine Rebérioux.

LA BRIQUE ET LA TERRE CUITE DÉCORATIVES SUR LES FAÇADES

Comme chacun sait, les briques sont faites à base d'argile crue, séchée au soleil tout d'abord. Dès le II^e siècle la brique cuite était généralisée dans tout l'empire romain. Les couleurs dépendent de l'argile utilisée ou du mélange d'argiles réalisé et de la température de cuisson. Introduite en France par les Romains, la brique cuite, présente au Moyen Âge, est un matériau utilisé jusqu'à nos jours. L'industrialisation de sa production s'est développée dès la fin du XIX^e siècle. On appelle brique « vernissée » ou « émaillée » celle qui est couverte d'une substance vitreuse transparente ou colorée qui lui donne brillance et imperméabilité après cuisson. Dans l'article le mot « brique » désigne tout élément architectural à base d'argile cuite, même s'il n'a pas les dimensions ni la forme d'une brique de construction.

À Chaville, les maisons et immeubles datent surtout de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. La pierre meulière et toutes les pierres factices (stuc, ciment pierre, carton pierre, terre cuite) et les premiers bétons remplacent la pierre de taille très chère. Quand les briques apparaissent sur toute une façade ou sur des pans entiers leur agencement ou appareillage peut avoir une intention décorative. Et cela ne signifie pas pour autant forcément que le matériau de construction soit les briques et celles-ci peuvent n'être qu'un revêtement d'ordre décoratif. Cette décoration peut n'être que localisée en différents points, souvent autour des fenêtres et en frise, et avec les jeux d'appareillages les plus divers. Ces briques décoratives, appelées aussi briques de parement, prennent dans les constructions contemporaines, là aussi, des formes, couleurs et textures, très variées. L'article ne traite pas des bâtiments publics.

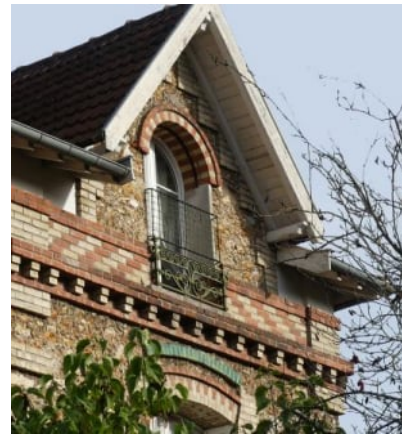
Sont présentés et commentés ici d'abord les immeubles de la fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle qui sont principalement construits en pierres meulières, mais où la brique apparaît très souvent comme élément décoratif pour animer la façade, et particulièrement sa partie supérieure. Il en est de même pour les villas qui suivent. Viennent ensuite celles dont la façade est entièrement couverte de briques. Les épis de faîtage en terre cuite méritent une série de photos à part. À la suite viennent les immeubles entièrement couverts de briques avec des appareillages variés pour égayer la façade principale. L'article se termine par les immeubles rénovés et plus récents.

Ci-dessous, des immeubles en pierres meulières. Le premier, simple, ne présente que des bandeaux sous le toit qui frappent par la variété de l'appareillage et des briques en relief au-dessus et en-dessous des fenêtres. Sur le deuxième immeuble, les dessus de fenêtres du premier étage sont juste sous celles du deuxième étage tout comme sous celles du troisième étage mais, à cet étage, le motif se prolonge entre les fenêtres. Sur la dernière photo on apprécie la richesse de la décoration de briques de couleurs alternées, soulignée par certaines vernissées de couleur verte au-dessus des fenêtres. L'appareillage est très soigné, même sous le toit. Seul le dernier étage de cet immeuble daté de 1905 est entièrement en briques, le reste en-dessous est en pierres meulières.



Sur la page suivante ce sont des villas en meulières qui utilisent les briques de couleur pour animer les façades. La première villa le fait avec discrétion et originalité avec ces petits rectangles de briques rouges et blanches (ou blanchies) disposées de façon à former une décoration peu courante. La deuxième villa souligne de blanc les décorations de briques disposées sur les arêtes de l'édifice, au-dessus des fenêtres et sous le triangle du toit où ces briques sont placées perpendiculairement à lui.

La dernière photo montre les multiples localisations et les appareillages de briques divers qui laissent peu de place à la meulière. Les briques vernissées vertes ajoutent une couleur supplémentaire.



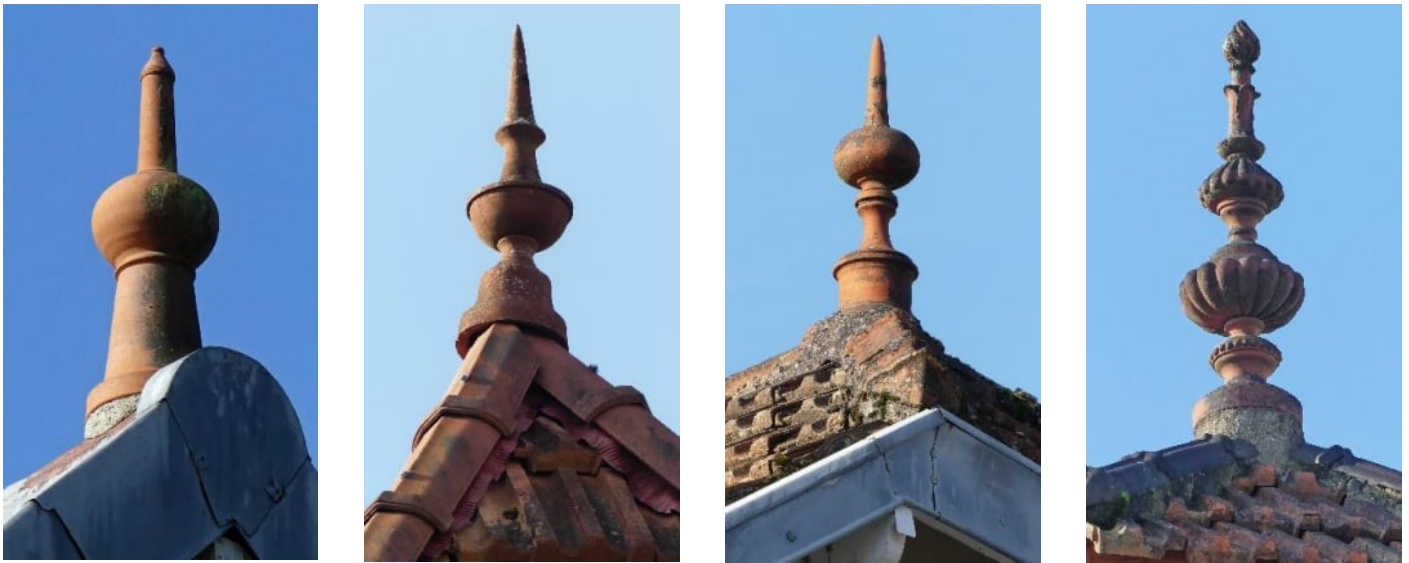
Ci-dessous, toujours des villas en meulières. La première photo présente divers appareillages de briques dont le bandeau horizontal avec un fort effet de relief, outre l'alternance des couleurs. Sur la deuxième villa, datée de 1903, outre les briques au-dessus de la fenêtre qui comportent de petits éléments de briques vernissées, il est à remarquer la frise en terre cuite avec répétition d'un motif floral en relief. Noter aussi, toujours sur cette photo, les petits cailloux blancs qui enchâssent chaque pierre meulière. Sur la dernière villa la brique envahit sur toute la hauteur des pans entiers de la façade et chaque meulière est soulignée par un entourage de ciment en relief.



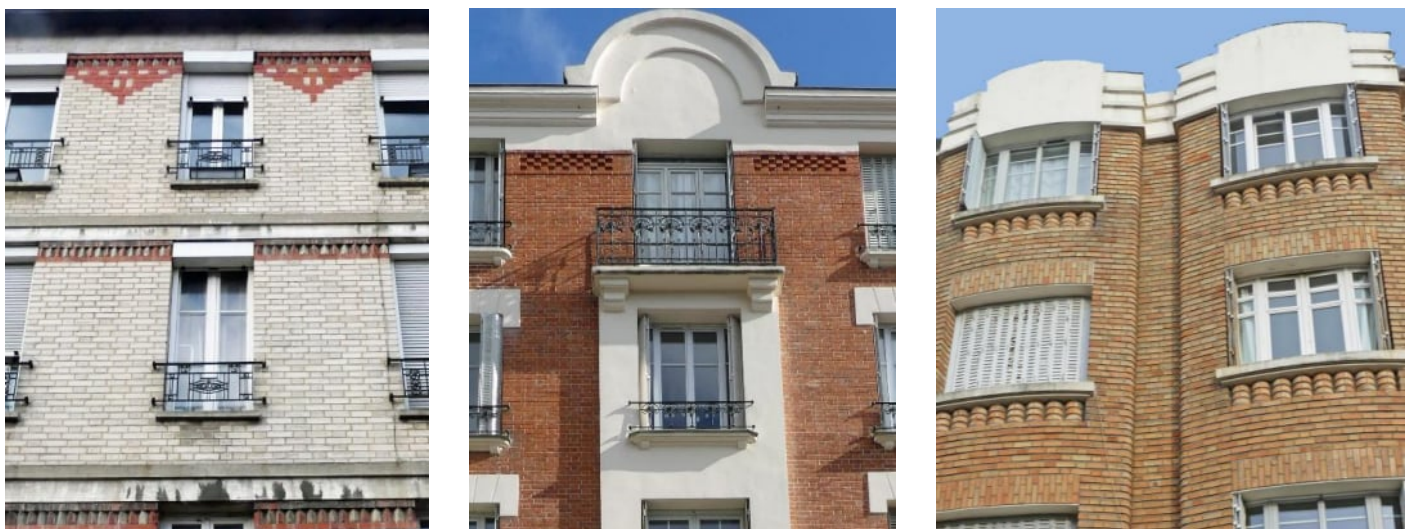
Ci-dessous les trois villas ont leur façade entière couverte de briques. La première villa répète le même appareillage bicolore sur toute la façade côté rue et retour des briques d'angle, sans oublier la cheminée. Sur la deuxième, une façade plus neutre présente des effets décoratifs divers rouge foncé, depuis le cercle entourant l'œil de bœuf sous le toit, en passant par la frise en relief qui se répète sous les fenêtres et les différents motifs de briques entre les fenêtres. La dernière villa présente des motifs sobres de couleur rouge sombre variés et répartis de façon originale sur une couleur de fond peu commune. La restauration récente met bien en valeur le soutien apparent de la charpente typique du style régional en vogue fin XIX^e et début XX^e siècle.



La terre cuite proprement dite apparaît, outre les tuiles, sur les toits avec les épis de faîtage et surtout sur les villas. Le faîte est la ligne de rencontre haute de deux versants d'une toiture. Le faîtage est l'ouvrage qui permet de joindre ces deux parties. Il doit assurer l'étanchéité de la couverture d'un bâtiment, ainsi que sa solidité. L'épi de faîtage doit, à l'origine assurer l'étanchéité de la toiture en protégeant ses parties saillantes. Mais il prend aussi souvent un aspect décoratif. Les épis de faîtage en terre cuite ne sont pas très nombreux à Chaville. Ceux-ci sont tous en terre cuite non vernissée et dans le quartier de l'Ursine. Tous différents, ils sont présentés du plus simple au plus ouvragé.



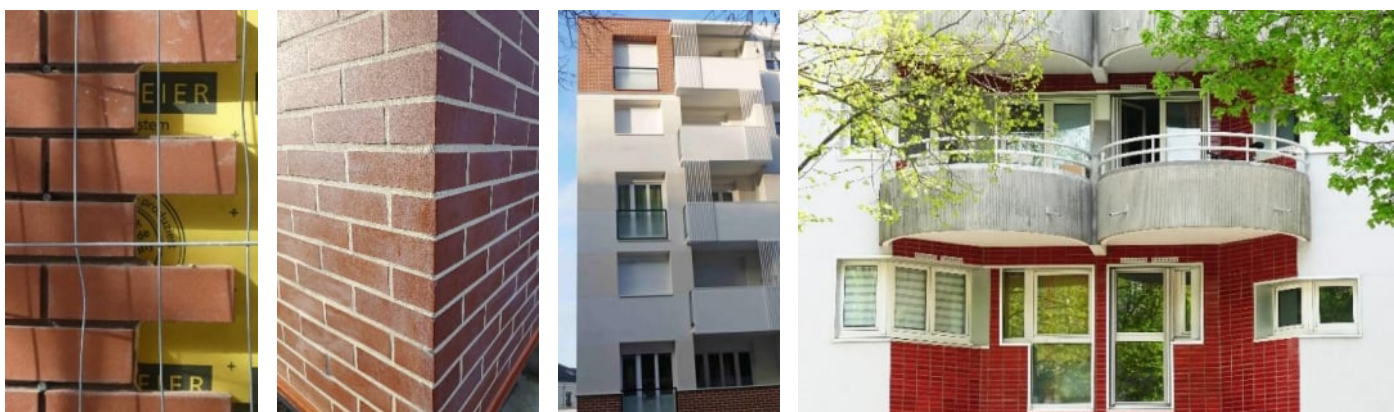
Les trois immeubles ci-dessous sont presque entièrement couverts de briques et sont clairement de l'époque entre-deux-guerres. Sur le premier qui est voué à la démolition, toute la façade sur la rue est de briques gris clair avec des frises de briques rouges et blanches alternées en pointes qui soulignent les bandeaux de béton horizontaux séparant les étages. Un motif plus élaboré, toujours bicolore, est disposé entre les fenêtres du dernier étage. Sur le deuxième immeuble toutes les briques sont de la même couleur mais le motif avec appareillage en relief sous le toit forme des ombres qui attirent l'œil. Bien sûr les parties peintes en blanc rompent la monotonie et donnent, avec l'ébauche d'un bow-window, un aspect plus cossu. Le troisième immeuble présente aussi des briques de la même couleur mais celles des bow-windows présentent une forme arrondie rare sous les fenêtres, et un appareillage plus discret au-dessus de ces fenêtres à l'exception de celles du dernier étage.



Les deux immeubles ci-dessous (les photos de gauche et du centre correspondent au même immeuble) **sont aussi essentiellement en briques** et ils utilisent des appareillages divers et très travaillés. La façade du premier immeuble est entièrement en briques, à l'exception des deux bow-windows latéraux peints en blanc. La deuxième photo de détails permet d'apprécier différents appareillages en creux qui animent la façade. Le deuxième immeuble a lui aussi une façade entièrement en briques de la même couleur mais avec, outre les dessus de fenêtres et la partie sous le toit peints en blanc, une frise en damier blanc et rouge encadrée par des rangées de briques claires entre les fenêtres. Ces deux fenêtres semblent bien être celles des cuisines de deux appartements contigus et la curieuse avancée sous les fenêtres avec des briques blanches évoque l'espace semi ouvert qui servait de « garde-manger » lorsqu'il n'y avait pas encore de réfrigérateur.



Les briques sont très présentes sur les immeubles récents et réapparaissent même pour donner un peu de caractère aux immeubles anciens que l'on rénove et isole. C'est ce que montre la première photo ci-dessous avec l'étape de la pose des briques de parement sur un immeuble construit au milieu des années 1960. Ces briques sont précollées sur un support qui doit ensuite être rivé sur le matériau isolant. Les joints entre les briques sont ensuite soulignés par un enduit blanc. Des briques spéciales sont posées pour les angles comme le montre la deuxième photo. Sur la troisième photo du même immeuble on voit que les briques décorent la base de l'immeuble et le balcon supérieur d'angle. Sur la dernière photo, un immeuble récent à l'architecture plus inventive, les briques vernissées rouge vif à certains endroits attirent l'attention.



Sur des édifices anciens ou plus récents, vous pourrez découvrir bien d'autres exemples réussis de l'emploi de la brique pour animer les façades et autres points des maisons et immeubles, à Chaville, et dans les communes limitrophes.

Texte et photos de Jean-Claude Lefèvre

« VIVRE » ET « VAINCRE »

Deux réalisations originales dans le logement social Chavillois

Dans les années d'après-guerre, à l'image de ce qui s'observe dans la plupart des communes de la banlieue parisienne, la situation du logement est préoccupante pour une grande partie de la population de Chaville. Dans un contexte d'augmentation soutenue de la population, qui passe de 13 226 habitants en 1946 à 17 476 au recensement de 1968, le parc immobilier apparaît de plus en plus insuffisant et inadapté à loger les Chavillois de façon satisfaisante. De fait, rien ou presque n'a été entrepris depuis la décennie 1930 – 40. Après la Seconde Guerre mondiale, les priorités vont alors à la réorganisation des services publics et des bâtiments scolaires. Il faut donc attendre la décennie 1950 - 60 pour que ce sujet devienne une priorité municipale. En attendant ce qui va être entrepris par la municipalité et les organismes publics, une initiative citoyenne remarquable va aboutir à la construction de deux ensembles de logements sociaux qui font aujourd'hui encore partie de ce parc immobilier chavillois.

L'origine de cette initiative

On trouve deux fortes personnalités qui vont donc marquer notre commune d'une empreinte qui perdure jusqu'à aujourd'hui. C'est d'abord Marguerite Charpentier née à Poitiers en 1914 dont la famille vient s'installer à Paris dans les *Habitations à Bon Marché* fondées par l'abbé Jean Viollet (1875/1956) pour lequel elle fait du secrétariat une fois obtenu son certificat d'études. Elle s'engage aussi dans le scoutisme en adhérant à la *Fédération Française des Éclaireuses* et devient bientôt commissaire dans ce mouvement. Elle est alors marquée par le témoignage de Jacques Loew (1908-1999), dominicain, devenu prêtre-ouvrier en s'engageant comme docker au port de Marseille entre 1941 et 1944 et qui a raconté son expérience dans « *En mission prolétarienne* ».

Au cours de l'été 1947, alors qu'elle songe déjà à fonder une communauté missionnaire laïque, elle séjourne au Saulchoir l'établissement de formation que l'Ordre des Dominicains a fondé à Étiolles (aujourd'hui dans le 91) lors du retour de cet ordre en France en 1939.

Son frère Louis Charpentier y est alors en formation et, parmi ses condisciples, se trouve Bernard Gardey le second acteur à l'origine de l'opération que nous présentons. Il est né en Bourgogne en 1920 d'une famille de vignerons.

Alors qu'il poursuit des études d'histoire, la guerre le surprend. À la suite de la défaite de juin 1940, un parcours spirituel le conduit vers la vocation religieuse : il entre au Saulchoir où il acquiert une solide formation intellectuelle. En 1943 pour échapper au S.T.O. (Service de Travail Obligatoire), il encadre des mineurs délinquants. Cette expérience le pousse à faire un stage ouvrier au cours de l'été 1945. Proche du cercle de réflexion *Économie et humanisme* fondé en 1942 par le dominicain Louis-Joseph Lebreton (1897-1966), il va publier un compte rendu de son expérience dans la revue du cercle sous le titre « *Psychologie du manœuvre* » en septembre 1947. On se trouve ici dans un milieu social de catholiques marqués par la *doctrine sociale de l'Église* initiée par l'encyclique *Rerum novarum* publiée en 1891 par le pape Léon XIII. L'Église prend alors en compte une société marquée par l'industrialisation et l'urbanisation, dans laquelle des populations ouvrières de plus en plus nombreuses viennent s'entasser dans les agglomérations en perdant le lien avec l'Église.

L'Association Populaire du Logement

En janvier 1948 Marguerite Charpentier s'installe au 140 avenue Roger Salengro (actuel 1144) avec une amie éclaireuse. Bientôt rejointes par d'autres jeunes femmes, elles fondent la communauté missionnaire qu'elles projetaient ; le lieu n'est pas choisi au hasard, juste en face du quartier populaire du Doisu où s'activent encore à l'époque de nombreuses blanchisseries.



L'avenue Roger Salengro dans les années 1950, avec à gauche la librairie « Chez Nous ».

Le quartier compte aussi de nombreux ouvriers embauchés à la Régie Renault, à la brasserie de Sèvres ou encore des salariés dans les transports (RATP et SNCF). Les jeunes femmes de la communauté, qui travaillent comme ouvrières, gardent un statut laïc. En 1950 elles fondent une librairie baptisée « *Chez Nous* » qui donne à Marguerite un moyen de subsistance.

Bernard Gardey est resté en contact avec la communauté ; à peine ordonné prêtre il célèbre sa première messe au 140 avenue Roger Salengro en juillet 1948... La communauté, qui a généré autour d'elle une nébuleuse de sympathisants, souhaite la présence d'un prêtre. Persuadé qu'une « *insertion en terre ouvrière* », en dehors des structures paroissiales, permettrait à des militants d'assumer pleinement leur condition humaine, Bernard accepte de s'installer auprès de « *Chez Nous* », avec l'accord du Provincial et de l'évêque de Versailles.

Il quitte un premier emploi et va s'embaucher comme ouvrier chez Renault en juillet 1951. Il se syndique à la CGT et devient délégué suppléant au Comité d'entreprise pour les questions de logement. Cette délégation n'est pas fortuite car l'action de « *Chez nous* » s'est diversifiée dans l'aide aux personnes démunies, les soins médicaux, l'hébergement de prostituées en reconversion et d'adolescentes en rupture du milieu familial. Mais bientôt c'est la question du logement qui va s'imposer comme une priorité.

La première urgence est de s'opposer aux expulsions d'autant que la trêve hivernale ne sera mise en place qu'en 1956. Mais pour aller plus loin sur ce problème et mieux l'évaluer, le groupe se lance dans la réalisation d'une enquête à laquelle sont associés les habitants du quartier ; leurs témoignages sont complétés par des analyses de documents administratifs et démographiques pour aboutir à un résultat qui, dès l'introduction, remet en question l'image de Chaville commune de la « *coquette banlieue bourgeoise* » à la population plutôt aisée.

L'enquête utilise le critère de l'abonnement au téléphone comme marqueur social et distingue ceux qui l'ont « *pour raison de confort* » dans les quartiers pavillonnaires, ceux qui l'ont « *pour raison professionnelle* » artisans et commerçants, et enfin ceux qui ne l'ont pas dans les quartiers populaires du Doisu et du Bas-Chaville. On arrive à la conclusion que Chaville « *n'est guère bourgeoise que pour 15 à 20 % par suite de l'entassement de la population ouvrière* ». Des listes de logements insalubres ou surpeuplés sont établies et des exemples précis sont cités. Au terme de l'enquête, les besoins en logements sont évalués à 350 à 400.

C'est le père Leuret (*cf. supra*) de passage dans la communauté qui trouve l'enquête très intéressante et pousse Bernard vers l'action : « *Maintenant tu n'as plus qu'à lancer une association 1901 pour les mal-logés et avec eux* ». A la question que pose Bernard : « *Et je l'appellerai ? ...* » la réponse s'impose : « *Tu l'appelleras **Association Populaire du Logement** ...* » Va pour cette APL !!! On se réunit le 02 février 1951 pour la créer. Assez vite elle publie l'enquête sous le titre « *Des maisons pour Chaville* » et quadrille la ville d'un réseau de responsables de quartier. Mais un impératif s'impose de plus en plus : pour résoudre vraiment le problème, il faut construire ...

Les réalisations : le groupe « Vivre » et le groupe « Vaincre » :

Le passage des projets à la réalisation concrète d'immeubles de logements a été rendu possible grâce à l'intervention de Joseph Gropsiron, Chavillois devenu directeur des Relations Extérieures à la Régie Renault. Ayant lu la brochure « *Des maisons pour Chaville* », il est convaincu de la nécessité de construire à Chaville. Ayant pris contact avec l'APL, il s'engage à solliciter l'aide de Pierre Lefauchaux alors PDG de l'entreprise et très attaché à sa dimension sociale. Pour garder au projet son indépendance, Joseph Gropsiron suscite la création d'une société coopérative HLM dans laquelle la Régie se contenterait d'un poste d'administrateur et apporterait la moitié du financement, soit 6 millions de francs de l'époque. Le reste proviendrait de crédits accessibles aux sociétés HLM, d'un concours des Allocations familiales et enfin de la contribution en travail des coopérateurs évaluée au taux horaire de l'ouvrier du bâtiment, tout futur locataire s'engageant à participer aux travaux de construction.



*Inauguration du groupe « Vivre ».
B.Gardey (1^{er} plan), R. Louard (avec la cigarette).*

La première réalisation va être menée à bien sur un terrain acheté route Sablée, face à l'étang d'Ursine, que les candidats retenus pour être relogés viabilisent avant qu'en juillet 1954, l'entreprise de construction ne prenne possession du chantier. L'opération s'effectue sous la direction de Robert Louard, architecte et ancien compagnon de stalag de Joseph Grospron ; les premiers occupants s'installent à la fin de l'année et au total l'opération baptisée « **Vivre** » compte trente logements dont la moitié est occupée par des salariés de la Régie ce qui correspond à la part qu'elle y a prise.



Les immeubles du groupe « Vaincre ».



Bernard Gardey en pleine action.

L'APL se lance ensuite dans une seconde entreprise beaucoup plus ambitieuse sur un terrain limité par la rue de Jouy, le Pavé de Meudon et la forêt, dit « *propriété Oswald* ». Les difficultés sont nombreuses : l'interdiction faite aux prêtres-ouvriers de travailler plus de trois heures par jour par le pape Pie XII le 1^{er} mars 1954 oblige Bernard à quitter la Régie. En février 1955, Pierre Lefauchaux se tue en voiture ; Marguerite Charpentier et Robert Louard sont affectés par des accidents, de scooter pour la première, de voiture pour le second. Enfin le maire de Chaville, Gabriel Ausserré, qui entretient de mauvaises relations avec Bernard Gardey, rechigne à accorder le permis de construire. C'est la raison pour laquelle l'APL décide de placer un grand calicot sur le parcours du corso de la première fête du Muguet le 1^{er} mai 1956 ; celui-ci passe justement par la rue de Jouy et le maire y participe ; on peut y lire : « *Sur ce terrain doivent être bâtis 130 logements qui n'attendent que le bon plaisir de Monsieur le maire* » ... Dans les 48 heures, l'édile signe le permis ! Au total l'opération aboutit à la construction de 150 logements sociaux en location ; elle est baptisée « **Vaincre** » ce qui, d'après Bernard Gardey, est un qualificatif tout à fait approprié quand on songe aux difficultés qu'il a fallu surmonter.

La Société Coopérative HLM de l'Association Populaire du Logement qui gère les deux réalisations perdure jusqu'en 1975, date à laquelle elle est dissoute et la gestion passe à l'O.P.I.E.V.O.Y. (Office public de l'habitat interdépartemental de l'Essonne, du Val d'Oise et des Yvelines). Dans les années 60, elle est sous l'influence du Parti Communiste par le fait que Fred Biccchi, responsable local de la section et rédacteur à l'hebdomadaire *France Nouvelle*, est venu habiter dans les HLM du groupe *Vaincre*.

Dès après la réalisation de cette opération *Vaincre*, Marguerite Charpentier avait quitté « *Chez Nous* » pour élever les deux enfants qu'elle a adoptés tandis que la communauté ne résiste pas à son départ ; Marguerite vient habiter dans un appartement du groupe *Vivre* puis déménage à Viroflay au milieu des années 60, travaillant comme employée d'édition jusqu'à son décès en 1976. Bernard Gardey s'éloigne progressivement de Chaville à la fin des années 50. Il livre un témoignage sur l'épreuve qu'a été pour lui l'interdiction des prêtres ouvriers dans « *Le scandale du XX^e siècle et le drame des prêtres-ouvriers* », livre qu'il publie en 1957 sous un pseudonyme. Il entre en 1959 aux éditions du Cerf animées par les Dominicains et publie de nombreux articles dans différents organes de la presse catholique. À la fin des années 60, il quitte l'Ordre, se marie avec un ancien membre de la communauté « *Chez Nous* », et se fait embaucher dans la société HLM *La Sablière*, filiale de la SNCF, où il dirige le service social jusqu'à sa retraite en 1985. En 2001 il retrace son parcours dans *La foi hors les murs*. Il décède dans sa Bourgogne natale en janvier 2015.

Références :

Martin Gavrel

- Notice biographique de Marguerite Charpentier dans Wikipedia (lien avec la notice suivante).
- Notice biographique de Bernard Gardey dans le « Maitron » (dictionnaire biographique du mouvement ouvrier).
- Bernard Gardey : « *La foi hors les murs (grappillage de la Saint Martin)* ». 335 p. éd. Karthala. 2001.

UNE PHOTO, UNE HISTOIRE

Premiers logements ouvriers du groupe « VIVRE », quartier de l'Ursine



L'immeuble « Vivre » en chantier, route Sablée, hiver 1955, collection particulière.

Journal Le Monde, article du 15 février 1955 : « *Le premier immeuble collectif édifié à Chaville, dans la région parisienne, depuis la fin de la guerre a été inauguré hier dimanche par le président de la société coopérative d'HLM de l'Association Populaire des logements de Chaville. Grâce aux efforts conjugués des animateurs de la coopérative, de l'architecte, des entrepreneurs et des futurs locataires qui ont fourni un apport-travail de cinq mille heures, la construction a été terminée en moins d'un an* ».

« *Une vingtaine de familles ouvrières ont déjà emménagé dans les logements du groupe « Vivre », dont l'installation sera complètement achevée le 1^{er} mars prochain. Les trente appartements comprennent deux à cinq pièces plus une cuisine, une salle de bain et un chauffage individuel à air chaud* ».

« *Le prix de revient, remarquablement bas, n'atteint pas 35 000 francs le mètre carré pondéré. Le loyer, déduction faite de l'allocation logement, ne dépassera pas en moyenne 5 000 francs pour un logement de trois pièces couvrant quarante-deux mètres carrés de superficie* ».

Entretien avec Philippe Legrand qui a vécu toute sa jeunesse dans ce bâtiment et dont les parents ont participé à la construction avant d'occuper les lieux : « *Mes parents ont emménagé le premier janvier 1955 et je suis né en août 1964. Ils m'ont raconté par la suite comment ils avaient participé aux différents travaux de solidarité sous la houlette de Bernard Gardey, notamment dans un premier temps avec le défrichage de ce terrain situé entre la route Sablée et la rue Alexis Drappier. Ils vécurent une année dans une caravane stationnée sur site avant d'emménager dans un des appartements neufs. Une majorité des résidents hommes travaillaient à la régie Renault ou dans les métiers du bâtiment, les femmes s'occupaient des enfants, certaines étaient employées comme serveuses dans les restaurants voisins* ».

AVANT... MAINTENANT



Il y a eu peu d'évolutions du bâtiment depuis la carte postale du début du XX^e siècle pendant que l'accès à la gare a été modifié fortement vers 1936. L'habitation en face, au 28 de la rue Anatole-France (ex rue de l'église), eut de nombreux propriétaires pendant un siècle mais ne changea de destination que lors de son rachat par la ville. Longtemps lieu d'accueil et de restauration sous différents noms des propriétaires (Ranchon, Dubois, l' Hermine), elle était le lieu de libation, de repas, un lieu de repos pour les voyageurs. Elle était aussi connue pour être le café-restaurant le plus proche de l'ancienne église et du cimetière.

À la suite de son rachat par la ville, l'inauguration de la nouvelle résidence eut lieu le 3 juillet 2019 par J.-J. Guillet maire de Chaville et A. Santini président de Seine Ouest Habitat. Elle comprend trois logements sociaux et la Maison d'Assistants Maternels « Brin d'éveil ». Sa nouvelle appellation est inscrite sur la façade : « Résidence Le Tellier ».



Pierre Levi-Topal



Rédacteurs :
H. Faure, M. Gavrel,
M. Josserand, J.-C. Lefèvre
P. Levi-Topal, D. Pavan

Directeur de la publication
Michel Josserand

ISSN-1146-075

Photos et cartes postales : A.R.C.H.E. ou privé

A.R.C.H.E.

Association pour la Recherche sur
Chaville, son Histoire et ses Environs
1063, avenue Roger Salengro
92370 Chaville

www.arche-chaville.fr
arche.chaville@laposte.net

